

AVANT-PROPOS

La littérature a joué dans ma vie, comme pour beaucoup, je crois, un rôle capital. Je l'ai découverte alors que le monde s'effondrait sous mes pieds, peu avant la mort de ma mère. J'avais onze ans. Les livres sont ensuite devenus des compagnons, des amis. Je les ai étudiés à la faculté puis j'ai décidé de transmettre leur amour à travers mon métier d'enseignant. J'ai, plus tard, écrit des articles, des essais dits « savants », j'ai donné des conférences sur les auteurs qui m'intéressaient, me touchaient, me parlaient. J'ai la chance d'avoir rencontré certains d'entre eux, de m'être lié d'amitié avec d'autres.

Ces rencontres avec les livres, les œuvres ou les écrivains qui ont compté et comptent encore aujourd'hui, jalonnent ma vie, en délimitent les étapes, les âges. Elles me ramènent à différents moments, en différents lieux. En fait, elles *me* racontent.

J'ai choisi de les restituer ici, non pas de manière chronologique, mais en fonction de la date de naissance des écrivains dont je parle, comme dans toute histoire de la littérature traditionnelle. Respectant la chronologie littéraire, j'en suis venu à désorganiser la chronologie de ma propre vie et à lui offrir une nouvelle temporalité, un nouvel ordre et donc un nouveau visage. Mon histoire est devenue *une* histoire¹. Mon histoire est devenue une fiction où « je » est le personnage principal.

Ma petite histoire très intime de la littérature est une autofiction...

1. J'emprunte la formule à Laurent Herrou (« C'est à la fois mon histoire et une histoire »), « Toute vie est un roman » : entretien avec Laurent Herrou par Arnaud Genon, *La Cause littéraire*, 26 avril 2016. En ligne : <http://www.lacauselitteraire.fr/toute-vie-est-un-roman-entretien-avec-laurent-herrou-12-avril-2016-par-arnaud-genon>

COMMENT J'AI ÉTUDIÉ JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau
1712-1778

J'ai lu *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau à vingt ans. J'étais étudiant à Bordeaux, en deuxième année de lettres modernes. Le programme de littérature française ne portait que sur les livres I à VI, mais rapidement je me pris au « je » de l'auteur. Il se confessait, je devenais son confident attentionné. Je ne pouvais pas *l'*interrompre – ni *m'*interrompre – en plein cœur du récit de sa vie ! De quelle impolitesse n'aurais-je pas fait preuve ? Je lisais donc non seulement la totalité des douze livres, mais aussi plusieurs articles et essais lui étant consacrés. Annotant sans cesse les pages, les cornant, me promenant de bibliothèque en bibliothèque avec les deux volumes sous le bras, je devins, aux yeux de mes camarades de faculté, le spécialiste incontournable de l'auteur. Je me mis – pour pousser le vice

à son comble – à apprendre par cœur plusieurs passages, notamment ceux du livre II qui relatent la rencontre du narrateur avec Madame de Warens.

Ce deuxième livre est celui où Jean-Jacques, qui n'a encore que seize ans, prend la décision de fuguer pour fuir son maître graveur, Monsieur Ducommun, « rustre et violent », qui avait terni, en très peu de temps, l'éclat de l'enfance du tout jeune homme. Parti sans rien, les poches vides, il rencontra un curé, Monsieur de Pontverre. Ce dernier, voulant amener au catholicisme le garçon, l'envoya chez une dame qui s'occupait des nouveaux convertis : Madame de Warens. Avant de la rencontrer, Rousseau l'imaginait comme une « vieille dévote », peu attirante et « bien rechignée ». En la voyant pour la première fois, il eut une révélation qui ne fut pas vraiment religieuse : « Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. » Elle initia Jean-Jacques à tous les arts et même aux plus plaisants.

J'attendais avec impatience les premiers cours sur les *Confessions*, après avoir étudié *La Princesse de Clèves*, sans enthousiasme, au premier semestre. J'espérais maintenant

m'enflammer à la première citation du préambule de Rousseau, briller de tous mes feux à l'évocation de l'épisode du ruban volé...

Le jour du premier cours magistral, j'arrivai bien en avance dans l'amphithéâtre, me positionnai dans les premiers rangs. Mes feuilles étaient prêtes, le titre déjà noté, les ouvrages posés sur le pupitre. Une femme – je lui donnai trente-trois ans – monta sur l'estrade, installa un micro, ouvrit son cartable et en sortit un volume de la Pléiade ainsi que deux livres au format de poche. Elle était donc notre professeure, la plus jeune que je n'avais jamais eue à l'université. Qui plus est, je la trouvais très jolie, habillée sobrement, mais de manière beaucoup plus sexy que ne l'étaient les autres enseignantes. Elle se présenta : elle s'appelait Mélanie Demengeot, elle assurerait le cours sur la deuxième œuvre de l'année, à raison d'une heure hebdomadaire, pendant dix semaines. Elle était à notre entière disposition en cas de problème. Sa voix était très douce.

À la fin de la première séance, j'allai boire un thé à la cafétéria avec quelques amis. Je leur demandai ce qu'ils avaient pensé du cours, de la prof, de la manière dont elle nous parlait des *Confessions*... Ni Rousseau ni celle qui l'avait évoqué ne les avaient visiblement marqués contrairement à moi qui confiai à mes camarades amusés,